

de la corruption par un renouvellement physique, tout comme la couronne de la création, le peuple racheté de Dieu<sup>10</sup>.

## L'idolâtrie et la vie moderne

### *L'idolâtrie dans la vie individuelle*

Commençons cette réflexion en revenant brièvement à l'Ancien Testament, et plus précisément à notre discussion sur le roi de Tyr et son idolâtrie de lui-même. Il s'agissait, nous l'avons vu, d'une imitation de l'adoration de soi que l'on trouve chez Adam en Genèse 3 (voir les données du chap. 4). La conclusion était la suivante : Ézéchiel 28 dresse le portrait du péché et du jugement du roi de Tyr, à la lumière du péché et du jugement d'Adam, le péché du roi de Tyr étant considéré comme une sorte de reproduction du péché primordial d'Adam. Par conséquent, selon Ézéchiel 28 et son interprétation de Genèse 3, le péché est la réorganisation de l'existence humaine autour de soi, l'être humain entrant ainsi dans une relation idolâtre à lui-même, dans laquelle il est celui qui crée, guérit et soutient.

Friedrich Nietzsche aurait pu parler d'Adam, du roi de Tyr ou de tout individu égocentrique – y compris l'individu moderne, qui glorifie le moi par-dessus tout – lorsqu'il décrit ce qu'il appelle la « morale des maîtres » :

L'homme noble sent que c'est *lui* qui fixe les valeurs, il n'a pas besoin d'approbation, il juge : « ce qui m'est nuisible est nuisible en soi », il sait que c'est lui qui confère de l'honneur aux choses, qui *crée les valeurs*. Tout ce qu'il trouve en lui, il l'honore : une telle morale est une glorification de soi-même<sup>11</sup>.

10. Voir Jonathan MOO, « Romans 8:19-22 and Isaiah's Cosmic Covenant », *NTS* 54, 2008, p. 80-81, qui voit un lien d'idolâtrie entre Rm 1.21 et 8.20; cette idolâtrie a conduit à ce que la création soit soumise au pouvoir de la fragilité/futilité; voir aussi BEALE, *Revelation*, p. 1039-1043, pour une étude de la discontinuité et de la continuité entre le monde ancien et le monde nouveau, et l'interprétation d'Ap 21.1.

11. Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*, § 260, trad. André Meyer et René Guast, coll. Pluriel, Paris, Hachette Littératures, 2007 (Bordas, 1948), p. 215. Je dois cette citation à David F. WELLS, *Above All Earthly Powers*, Grand Rapids, Eerdmans, 2005, p. 133.

Il ne s'agit pas en fait d'autre chose que de la description d'une espèce idolâtre, qui fait d'elle-même sa propre idole. David Wells décrit bien l'asservissement de l'Église moderne au culte du « moi », ainsi que la manière dont bon nombre de prédicateurs évangéliques « psychologisent » l'Écriture dans leur prédication afin d'être plus pratiques et de coller davantage au ressenti des auditoires modernes. En conséquence, ces prédicateurs parlent souvent du péché comme de failles ou de faiblesses personnelles, sans connotation morale. Comme l'écrit Wells, il s'agit d'une « transformation de la foi chrétienne », qui « est extrêmement attrayante pour l'individu moderne, qui se préoccupe le plus souvent de son monde intérieur et qui veut sa “dose” »<sup>12</sup>. Trop d'Églises sont aujourd'hui régies par la demande et cherchent à répondre aux aspirations des consommateurs à l'épanouissement individuel idolâtre<sup>13</sup>. Wells décrit remarquablement ce syndrome du culte de soi :

Le plus important, de leur point de vue, n'est pas la structure morale de l'existence mais la manière de gérer leur personnalité changeante, leurs doutes, les étapes de leur vie, leurs tensions conjugales, ainsi que des calamités comme la perte d'un emploi et l'augmentation des frais d'inscription à l'université. Telles sont les choses qui leur sont les plus réelles et qui épuisent leur énergie psychologique. Cependant, même si ce ne sont évidemment pas des questions sans importance, les questions morales brûlantes dont se préoccupe la Bible sont tout autres. Pour la Bible, ce qui est essentiel est ce qui est vrai et juste, le péché et la grâce, la colère de Dieu et la mort du Christ; mais ce qui est essentiel pour bon nombre de gens d'aujourd'hui, c'est tout simplement ce qui leur procure un soulagement intérieur.

Une grande partie de l'Église d'aujourd'hui, en particulier évangélique, est captive de cette idolâtrie du « moi ». Il s'agit d'une forme de corruption bien plus profonde que la liste des infractions qui viennent à l'esprit lorsque l'on entend le mot « péché ». Nous tentons d'éliminer les moucheron des petits péchés tout en avalant le chameau du « moi ». Cette idolâtrie est aussi envahissante et spirituellement anémiant que l'étaient bon nombre

12. David F. WELLS, *Losing our Virtue*, Grand Rapids, Eerdmans, 1998, p. 203.

13. Voir, p. ex., *ibid.*, p. 202, n. 33.

des compromissions avec les religions païennes dont nous parle l'Ancien Testament. Cet attachement au « moi » paraît si différent de l'attachement d'autrefois aux dieux païens que l'Église ne voit pas son infidélité. Pourtant, la conséquence n'en est pas moins catastrophique, car le « moi » n'est pas moins exigeant. Il possède tout autant de capacité que n'importe quel autre dieu ou déesse sur le marché. L'Église moderne se prostitue avec ce dieu aussi assidûment que les Israélites des périodes sombres. Elle donne le nom de foi à l'orgueil qui nous conduit à penser beaucoup à nous-mêmes et à avoir une haute estime de nous-mêmes<sup>14</sup>.

Nous pensons trop souvent que cette vie est *notre* vie, que nous découvrons *nos* dons, pour *notre* carrière, pour *notre* famille, et ainsi de suite. Même les communautés chrétiennes dont les membres se préoccupent beaucoup de ce qu'ils font pour Dieu sont imprégnées de cette logique. Eugene Peterson décrit bien cette mentalité :

Est-ce que nous avons conscience que la culture de l'Église américaine reproduit quasiment à l'identique la culture cananéenne de Baal? La religion de Baal concerne ce qui vous fait vous sentir bien. Le culte de Baal consiste en une immersion totale dans ce que je peux obtenir pour moi. Et bien sûr, elle connaissait un incroyable succès. Les prêtres de Baal pouvaient rassembler des foules vingt fois plus nombreuses que celles des fidèles de Yahvé. Il y avait du sexe, de l'animation, de la musique, de l'extase, de la danse. « Ici, les amis, nous avons des filles. Nous avons des statues et des fêtes. » C'était génial. Qu'avaient les Hébreux à offrir en échange? La Parole. Mais qu'est-ce que la Parole? Disons que les Hébreux avaient au moins des fêtes, à défaut d'autre chose...

C'est le mot le plus intéressant que nous ayons : salut, être sauvé. Nous sommes sauvés d'un mode de vie dans lequel il n'y a pas de résurrection. Et nous sommes sauvés de nous-mêmes. On peut définir la vie spirituelle de la manière suivante : être tellement lassé et écœuré de soi que l'on cherche quelque chose de mieux, et c'est suivre Jésus.

---

14. *Ibid.*, p. 203-204; voir l'ensemble du livre pour ces divers thèmes.

Mais dès le moment où l'on commence à promouvoir la foi sur la base des avantages qu'elle apporte, on ne fait qu'exacerber le problème du « moi ». « Avec le Christ, vous vous sentirez mieux, vous serez plus fort, plus apprécié, vous connaîtrez une certaine extase. » Mais ce n'est rien d'autre que davantage de « moi ». La démarche chrétienne, au contraire, consiste à se laisser tellement de soi que l'on peut commencer à regarder à Jésus.

Nous avons tous déjà rencontré ce genre de personne spirituelle. Le genre merveilleux, qui aime le Seigneur, qui prie et lit la Bible sans arrêt. Mais qui ne pense en fait qu'à elle-même. Non qu'elle soit une personne égoïste. Mais elle est au centre de tout ce qu'elle fait. « Comment puis-je mieux témoigner? Comment puis-je mieux faire? Comment puis-je mieux venir en aide à cette personne? » C'est moi, moi et moi; un moi si bien déguisé qu'il est difficile à reconnaître tant son discours spirituel est désarmant<sup>15</sup>.

Il est intéressant que Peterson propose la même analyse que David Wells de la culture évangélique, identifiant l'idolâtrie à une excessive concentration sur soi, qu'il perçoit comme un problème de la culture ecclésiale et pas seulement une caractéristique pécheresse de la culture non chrétienne<sup>16</sup>. De même, l'idolâtrie du temps de l'Ancien Testament n'était pas seulement le problème des peuples païens. Israël était tout aussi concerné. Adam était le modèle de l'individu égoïste et égocentrique, et le prototype du reste de l'humanité déchue, comme nous l'avons vu par exemple dans l'exemple du roi de Tyr.

Ce culte du « moi » s'exprime aussi dans l'usage que fait la culture occidentale des expressions « image de soi » et « estime de soi »<sup>17</sup>. On peut définir ainsi l'estime de soi : « confiance en soi [seulement] et satisfaction de soi »<sup>18</sup>. On utilise parfois ce langage dans le contexte de la psychologie et de la relation d'aide, lorsque les problèmes de la personne sont liés à une mauvaise image de soi, et dans

15. Eugene PETERSON, « Spirituality for All the Wrong Reasons », *Christianity Today*, mars 2005, p. 45.

16. Je dois cette réflexion à l'un de mes étudiants, Mitch Kim.

17. Voir John PIPER, *Prendre plaisir en Dieu*, Québec, La Clairière, 1995, p. 246-252.

18. *Merriam Webster's Ninth Collegiate Dictionary*, Springfield, Merriam-Webster, 1991, p. 1066.

un contexte éducatif lorsque les mauvais résultats des élèves sont (trop souvent) rattachés à une mauvaise estime de soi. On considère que si les gens peuvent se sentir bien avec eux-mêmes, alors leur motivation en sera changée et ils cesseront d'agir selon les mauvaises habitudes qu'ils ont adoptées. S'il est vrai qu'une image de soi trop mauvaise peut causer des problèmes, une mauvaise compréhension de ce que sont l'estime de soi et l'image de soi peut tout autant conduire à de graves problèmes. Trop souvent, on définit une bonne image de soi comme un amour de soi, au sens où « nous devrions aimer ce que nous sommes par nature, indépendamment de la grâce de Dieu [en Christ]. Ce genre d'amour ouvre la voie à l'orgueil »; il est même la première étape de l'orgueil<sup>19</sup>. Selon Paul Brownback, l'amour de soi peut même conduire au culte de soi : « Le plus grand risque de l'amour de soi est le culte de soi. C'est l'idolâtrie de soi, devenir sa propre idole, l'antithèse de la bénédiction légitime qui est offerte à ceux qui sont pauvres en esprit. C'est la porte ouverte à l'orgueil devant Dieu et à l'égoïsme<sup>20</sup>. »

Il faut cependant se demander comment l'idolâtrie de soi se rapporte à l'aspect particulier du culte des idoles que nous avons étudié. Il serait en effet étrange de dire que l'on finit par se ressembler si l'on fait de soi son idole. Mais à bien y réfléchir, ce n'est peut-être pas aussi étrange qu'il y paraît. Il n'est pas rare, dans notre monde occidental, que les gens refusent l'idée d'un Dieu surnaturel, comme le Dieu de la Bible; en conséquence, ils affirment parfois avec conviction qu'ils sont leur propre dieu<sup>21</sup>. Rappelons-nous que le roi de Tyr était ainsi accusé : « ton cœur s'est élevé » (Éz 28.2, 5, BS); et : « tu as proclamé : “voici, je suis un dieu” » (Éz 28.2); « tu t'es cru aussi sage que Dieu » (Éz 28.6). On peut assurément y voir une indication de l'orgueil du roi. Mais il y a plus. La nature de cette

---

19. Anthony A. HOEKEMA, *Created in God's Image*, Grand Rapids, Eerdmans, 1986, p. 103.

20. Paul BROWNBACK, *The Danger of Self-Love*, Chicago, Moody Press, 1982, p. 130, cité par HOEKEMA, *Created in God's Image*, p. 103.

21. À propos du culte de soi (en particulier sous la forme de l'épanouissement de soi ou de la prise de conscience de soi) comme idolâtrie, voir aussi Paul C. VITZ, *Psychology as Religion*, Grand Rapids, Eerdmans, 1977, p. 123-130. Il cite par exemple l'actrice Shirley McLaine : « Chaque âme est sa propre divinité. Vous ne devez jamais adorer qui que ce soit ou quoi que ce soit d'autre que vous-mêmes. Car vous êtes Dieu. S'aimer soi-même, c'est aimer Dieu » (*ibid.*, p. 125).

arrogance est décrite. La condamnation semble comprendre l'idée d'un roi qui « s'élève » d'une manière qui est pécheresse pour les humains. Il tente d'élever son ego. Il s'enfle d'orgueil en augmentant ses biens et ses richesses pour son bon plaisir et sa propre satisfaction. L'image extraordinaire qu'il projette n'est en réalité qu'un fragile ballon d'air chaud, qui éclatera inévitablement dès que la main du juge divin en décidera (Éz 28.7-10). Au lieu de participer à l'expansion de la sphère de la gloire de Dieu, il fait artificiellement gonfler sa propre gloire. Paradoxalement, en faisant grandir son ego, c'est son péché qu'il accroît (Éz 28.18).

Le roi de Tyr, qui reproduit le comportement d'Adam et qui est donc le représentant de tout humain orgueilleux, fait l'objet d'une critique qui montre que lorsque l'être humain se place lui-même au centre de toutes choses, il reflète une image agrandie de lui-même en s'enflant artificiellement d'orgueil. Lorsque l'on accroît ses biens pour son propre intérêt, on reflète, comme le roi de Tyr, son propre ego, le grossissant par des choses matérielles qui sont inextricablement liées à soi.

Lorsque l'on se consacre au développement de son ego, alors cet ego enfle. On devient alors de plus en plus l'ego égoïste que l'on adore, car il occupe de plus en plus de place. Cependant, cette expansion est artificielle; elle ne peut en fin de compte apporter aucun sens ni satisfaction, et elle finira par se dégonfler. On ressemble à ce que l'on révère, et si l'on se révère soi-même, on cherche à grandir sa propre image de façon égotiste, ce qui conduit à la destruction si rien ne vient interrompre le processus.

Par conséquent, si l'on essaie de se grandir, alors on ne fait que refléter son propre ego de façon croissante. Cette réflexion est conforme à l'idée d'idolâtrie que nous avons étudiée au fil de ce livre : on devient comme l'objet terrestre auquel on se consacre, ce qui conduit à la destruction. Si l'on veut refléter une idole de soi et se grandir, on doit faire face à un jugement qui nous rend au contraire petit. Si l'on désire accroître la gloire du vrai Dieu et en devenir le reflet, on a part à la grandeur et à la gloire divines. C'est ainsi que Dieu est perçu comme le grand Dieu unique qui se tient au centre de l'ensemble de l'ordre créé.

Il existe cependant un amour de soi qui est bon et qui rend véritablement heureux; il consiste à désirer devenir ce que Dieu veut que l'on devienne<sup>22</sup>. Plus précisément, nous aimons Dieu, et cet amour nous conduit à devenir ce que Dieu veut que nous soyons. Aimer Dieu, paradoxalement, est la meilleure expression possible de l'amour de soi, car c'est en aimant Dieu qu'on trouve le bonheur<sup>23</sup>. Cet amour est en premier lieu amour de Dieu, expression d'un désir de refléter de plus en plus son image, d'accroître ce que l'on peut voir de lui et de faire diminuer l'ego humain. À cet égard, on aurait tort de définir l'expression « image de soi » comme le fait de se sentir bien avec soi-même et sûr de ses propres capacités ou de son propre comportement, indépendamment de toute autre réalité. À strictement parler, l'image de soi ne peut être définie que comme « la conception que l'on a de soi et de son rôle<sup>24</sup> ». Avoir une bonne image de soi, d'un point de vue biblique, c'est avoir une juste perception de sa condition de pécheur pardonné, créé tout à nouveau par la grâce en Christ. C'est donc aussi commencer à ressembler à l'image de Dieu en Christ et vouloir refléter sa gloire dans tous les aspects de notre vie. S'il est vrai que le péché demeure bien présent même dans la vie d'une telle personne, la grâce de Dieu y est encore plus présente, arrachant le croyant à la conformité pécheresse au monde pour le transformer à l'image de Dieu, selon un processus qui ne s'achèvera qu'à la fin de l'histoire<sup>25</sup>.

À ces façons de refléter le monde plutôt que Dieu s'ajoute une autre manière subtile dont les chrétiens se laissent conformer au monde plutôt qu'au Christ. C'est par l'idole des médias. Selon un sociologue chrétien :

---

22. « Aimer son prochain comme soi-même » (Lc 10.27) n'est pas une injonction à s'aimer soi-même; le verset présuppose que tout être humain s'aime lui-même (c.-à-d. veut le meilleur pour sa vie) et que ce schéma peut servir de base à l'amour du prochain : vouloir le meilleur pour les autres, comme on veut le meilleur pour soi. Le verset n'est autre qu'une reformulation de la règle d'or : « faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils fassent pour vous. » On ne peut y voir un appui aux idées modernes d'estime de soi et d'image de soi (voir PIPER, *Prendre plaisir en Dieu*, p. 246-252).

23. Je dois la formulation de ces deux dernières phrases à mon assistant de recherche, Mitch Kim.

24. *Webster's Ninth Collegiate Dictionary*, p. 1022.

25. Pour ces réflexions sur l'image de soi et l'estime de soi, je dois beaucoup à HOEKEMA, *Created in God's Image*, p. 102-111.